

Congo, une histoire : Tour de force et exorcisme

Christine Brooks

Conseil scolaire catholique Providence, Ontario, Canada

1. Introduction

En 1960, au centre de l’Afrique, a lieu la cérémonie de l’indépendance du Congo. En effet, le 15 juin de cette année, à Léopoldville (aujourd’hui Kinshasa), se termine l’aventure du Congo belge, cette colonie qui revint à la Belgique en 1908 après qu’elle lui fut cédée par le roi Léopold II. Les Congolais optent pour un transfert immédiat du pouvoir, refusant d’attendre trente ans pour qu’une élite locale soit éduquée et prête à prendre la relève. Évidemment, la colonie, son antécédent – l’État indépendant du Congo (EIC) – et le pays indépendant qui en a découlé ont eu des répercussions sur la Belgique et le peuple belge. Parmi les séquelles, un narratif changeant – parfois flou, parfois catégorique – en tout, un malaise palpable qui remet en question le demi-siècle que les Belges ont passé en Afrique comme coloniaux. Inclus dans ce narratif épars, des silences lourds de signification, des silences qui font peur. Il est, évidemment, extrêmement difficile d’assumer la responsabilité collective de certaines évidences d’injustice, d’abus et de libertés étouffées qui déjà se laissent savoir. Le fait est que dans ce petit pays, personne ne connaît pas quelqu’un qui est allé au Congo, et personne n’a pas entendu des histoires de là-bas. Et donc, on laisse sévir le narratif dans les limbes... On sait qu’à un moment il va falloir reprendre le miroir, et aller voir les images de ce passé colonial, et le passer au jugement, afin d’apaiser la mémoire collective et d’entamer de façon lucide la prochaine époque. Ce moment, c’est David Van Reybrouck qui l’a saisi.

Congo, une histoire est un projet d’envergure colossale qui se veut, par le travail de fouilles que ferait un archéologue, présenter autant de morceaux que possible d’un passé contentieux et mal digéré. Les témoignages rassemblés, les données cataloguées, les images prises refléteront ainsi de multiples facettes de réalités vécues sur le territoire appelé Congo, aujourd’hui la République démocratique du Congo (RDC).

C’est ce livre que je propose de présenter dans cet article : la méthodologie entreprise par l’auteur, les secrets du paysage qui y sont dévoilés et, enfin,

l'accueil de l'ouvrage. Ensuite, pour répondre aux débats considérables qu'a suscités la forme de cette œuvre, j'analyserai le texte à la lueur des critères de l'esthétique formaliste valéryenne.

2. Observations sur le texte

En 2010, paraît aux éditions *De Bezige Bij*, *Congo, een geschiedenis* ('Congo, une histoire'), un livre énorme qui se fait voir sur les étagères de sa bibliothèque : il est volumineux ! La traduction française, parue en 2012 chez Actes Sud, comprend plus de 700 pages, auxquelles il faut ajouter les remerciements de l'auteur, la justification des sources, la bibliographie, les notes et l'index, ce qui amène le volume à 859 pages. De toutes apparences, David Van Reybrouck a fait un travail de moine, de moine voyageur.

En effet, c'est en 2003 que lui vient l'idée d'écrire ce livre, alors qu'il cherche vainement dans les librairies pour un pareil tome. Pour le réaliser lui-même, il n'effectuera pas moins de dix voyages au Congo (Van Reybrouck 2012, 712). Très tôt, il détermine que le projet, qu'il appelle « une vaste ébauche », verrait plus facilement le jour si son auteur n'était pas lié à une université. C'est pourquoi, il cherchera et obtiendra le « soutien de cinq institutions, chacune dotée de jurys autonomes et souvent même anonymes » (Van Reybrouck 2012, 711). Il s'agit entre autres du *Vlaams Fonds voor de Letteren*¹ ('Fonds flamand des lettres'), du *Nederlands Letterenfonds* ('Fondation néerlandaise de la littérature') et du *Netherlands Institute for Advanced Study* ('Institut néerlandais d'études avancées') (Van Reybrouck 2012, 712).

Le livre commence en faisant l'état des lieux. La présentation est poétique : on approche le Congo en bateau, cette petite partie de cet énorme pays qui seule touche l'océan. À deux jours de voyage de la côte, on pense déjà voir la terre ; au fait, il s'agit du « limon que le fleuve Congo charrie sur son long trajet de quatre mille sept cents kilomètres » (Van Reybrouck 2012, 18) qui se laisse voir. L'eau change de couleur :

À partir de maintenant, tout n'est que soupe.
Une soupe jaunâtre, ocre, rouille.

(Van Reybrouck 2012, 17)

Cette approche d'eau troublée, quelle belle image : c'est comme si elle n'annonce pas simplement le pays mais présage les moments turbulents de son histoire. Et encore, au cas où l'on n'aurait pas saisi, l'auteur reprend, mais cette

¹ Le *Vlaams Fonds voor de Letteren* se nomme aujourd'hui *Literatuur Vlaanderen* ('Flandres Littérature').

fois en introduisant le pronom « je », ce narrateur-auteur, ce Tintin des Flandres qui nous accompagnera tout au fil de l’histoire pour nous aider à comprendre.

Les océanographes parlent d’“éventail du Congo”, ou de “panache du Congo”. Quand j’en ai vu pour la première fois des photographies aériennes, je n’ai pu m’empêcher de penser à une personne qui se serait tailladé les poignets et les maintiendrait sous l’eau – mais éternellement. L’eau du Congo, deuxième plus long fleuve d’Afrique, jaillit littéralement dans l’océan. Comme le fond est rocailleux, l’embouchure du fleuve reste relativement étroite. Contrairement au Nil, le Congo n’a pas donné naissance à un delta paisible s’ouvrant sur la mer, mais son énorme masse d’eau est expulsée vers l’extérieur à travers un trou de serrure.

(Van Reybrouck 2012, 18)

Turbulent, poignets tailladés, fond rocailleux, énorme masse, expulsée, trou de serrure. Tout pour nous préparer pour une histoire tumultueuse, qui jaillit avec force.

David Van Reybrouck écrit *Congo, une histoire* en vue du « cinquantième anniversaire de l’indépendance du Congo » (Van Reybrouck 2012, 19), mais réalise vite que tout en voulant faire justice aux événements et aux expériences des actants, il doit se prononcer sur la forme et la méthodologie des recherches. Il optera pour un texte qui va préconiser les « perspectives locales » (Van Reybrouck 2012, 19). Sa recherche consistera donc à aller trouver une multiplicité de perspectives afin de tisser une toile de la période visée. Là aussi il s’attarde. Il décide de raconter une histoire exhaustive du Congo, soit depuis le début des temps jusqu’au présent. Ainsi compte-t-il, sinon éviter, au moins défier l’eurocentrisme possible de son texte. Après tout, l’histoire du Congo ne commence pas avec la venue des Européens, ni n’arrête-t-elle avec la fin de la colonisation.

À la manière de Howard Zinn, l’historien américain, Van Reybrouck choisit d’écrire « l’histoire vue d’en bas » (Chanda 2013, 126). Il dira dans une entrevue avec Tirthankar Chanda : « Mon livre s’appuie sur des témoignages que j’ai recueillis en parcourant le pays de long en large. J’ai rencontré plus de 500 personnes dont une centaine se retrouve dans le livre. Leurs témoignages alternent avec la grande Histoire. Ils constituent le fil d’Ariane de ce long récit (...) » (Chanda 2013, 126).

Conscient qu’« il est toujours risqué de se faire une idée du passé en extrapolant à partir de ce que racontent les gens aujourd’hui » (Van Reybrouck 2012, 20), il choisit de rassembler « les souvenirs que laissent des objets ou des actes banals (...) [tels que o]n avait un vélo ou n’avait pas de vélo en 1950 » (Van Reybrouck 2012, 20). Ceci, en effet, deviendra un aspect important de la

démarche de Van Reybrouck. Il se propose donc de rassembler une foule d'objets à partir d'informants (Van Reybrouck 2012, 712), comme il appelle les gens interviewés, qui ont vécu à travers certains moments forts de l'Histoire du Congo.

Une fois les témoignages collectionnés, restera le travail de sélection et d'organisation de la matière, c'est-à-dire de rapporter les multiples voix de différentes périodes de temps, puis, d'y ajouter un narratif provenant de nombreux textes académiques que l'on retrouve dans une bibliographie de 38 pages en fin de livre, et, ensuite, d'en faire le bilan ou plutôt l'évaluation des rapports sociaux, économiques et politiques décelés dans ce remous de matière première.

3. Une méthodologie, à quel but ?

Voyons ce que dit David Van Reybrouck lui-même sur l'objectif de son livre. À la question que lui pose l'intervieweur de la radio Okapi de Kinshasa en 2014, « Et pourquoi accorder autant de temps à écrire un livre d'histoire d'un pays qui n'est pas le vôtre ? », Van Reybrouck répond : « Parce que le Congo appartient à ce monde, nous sommes tous des frères et des sœurs. Nous vivons la mondialisation, et ça veut dire qu'un Afghan, un Congolais, un Péruvien et un Belge peuvent très bien faire un effort à mieux se comprendre » (Radio Okapi 2014). C'est une belle idée, mais elle est probablement moins précise que la réponse qu'il donne l'année précédente à Tirthankar Chanda :

Mon père a travaillé comme cheminot dans le Katanga après l'indépendance pendant cinq ans, entre 1962 et 1966. Quand j'étais petit, je l'entendais raconter sa vie là-bas. Mais comme il était mauvais narrateur, ses récits étaient toujours frustrants pour le petit garçon que j'étais. Je crois que mon intérêt pour le Congo est né de cette frustration.

(Chanda 2013, 124-125)

Dans une entrevue pour le quotidien *La Libre Belgique*, il dit quasiment la même chose : « Notre maison était remplie d'objets africains et notre chien s'appelait Mbwa ("chien" dans les principales langues congolaises). Mon père étant un piètre narrateur, (...) » (Guy Duplat 2010). Au fait, l'anecdote ou l'image littéraire reprend une réalité belge : la réticence et même certains silences dans le discours sur le Congo colonial dans la population belge depuis l'indépendance du Congo.

David Van Reybrouck représente la génération née après l'indépendance du Congo qui n'a pas pu obtenir les informations qu'elle souhaitait sur ce sujet à partir de ses aînés. La période coloniale était imprégnée de sentiments de honte et de crainte : honte du projet colonial et des rapports inégaux et des abus que

cela impliquait, et crainte d'en apprendre plus sur les actions inexcusables dont on soupçonnait nos concitoyens, actions légitimées par un État partial et complice. Pour compliquer l'affaire, il y avait aussi des sentiments contraires, basés sur les rapports de proches qui représentaient des 'braves gens', des Belges qui avaient embrassé leur mission – celle qui leur avait été assignée ou celle qui représentait leur idéal de vie – et qui étaient parvenus à l'accomplir avec brio. On peut penser ici aux médecins qui sont allés soigner les malades et blessés, ou les sœurs qui sont allées alléger les souffrances des pauvres. Reste que tous ces gens se sont retrouvés dans un engrenage qui dépassait de loin leur sphère personnelle, ce que Van Reybrouck appelle la grande Histoire : c'étaient des coloniaux. Ces sentiments conflictuels ont certainement contribué à l'heure tardive à laquelle se présente le livre de Van Reybrouck. En effet, la mémoire collective, trouée comme un fromage suisse, se devait de faire un retour sur cet épisode de l'Histoire afin de pouvoir se réconcilier avec ce passé lourd d'actes répréhensibles et de pouvoir entamer l'avenir de façon avertie. L'accueil de l'œuvre, en particulier, semble soutenir cela.

4. Fouilles dévoilées

Pour les fins de cet article, nous nous attarderons aux chapitres de *Congo, une histoire* qui portent sur la période où la Belgique est directement impliquée dans l'histoire, c'est-à-dire aux sept premiers chapitres bien que l'envergure du projet de Van Reybrouck dépasse de loin cette période. On rappelle ici que l'œuvre se veut une histoire exhaustive du territoire appelé Congo, aujourd'hui la République démocratique du Congo, et commence avec cinq tableaux de périodes lointaines, comme des tableaux de natures mortes, et termine avec l'époque contemporaine à l'écriture du texte.

À partir du premier chapitre, Van Reybrouck nous embarque sur les eaux houleuses et troubles de la mémoire vivante, raccordée avec les documents de l'époque et les travaux scientifiques que nous avons à partir de 1885. Sa démarche particulière nécessite de mener à bien une quête aux faits de nature diverse. Amy Tan (2008) dans son *Ted Talk* sur la créativité explique l'importance pour un auteur d'être capable de saisir le moment opportun qui lui est offert, ce qu'elle appelle « sérendipité ». Cet élément de chance, David Van Reybrouck a su le saisir pour former un collage mosaïque d'une époque révolue, constitué de morceaux hétérogènes inattendus et surprenants.

4.1 La rencontre avec Nkasi – sérendipité ; la rencontre avec le père Henri – sérendipité

Nkasi, un homme de plus de six-vingts (120) années, qui possédait une heureuse lucidité, grâce à laquelle il put partager avec le narrateur-auteur des détails sur les

remous politiques qu'il avait navigués par hasard, malgré lui, et qui purent être vérifiés par Van Reybrouck à partir d'autres sources par après. C'est l'homme dont la photo apparaît sur la couverture de la première parution néerlandaise du livre. Plus tard, elle sera remplacée par d'autres photos ou illustrations, alors que les héritiers réclament une compensation pour l'usage de la photo.

L'auteur-narrateur dit être presque tombé des nues lorsque ledit vieux de douze dizaines commence à lui raconter ses souvenirs de la construction du chemin de fer.

Dans le Bas-Congo fut construit entre 1890 et 1898 le chemin de fer de Matadi au Stanley Pool. On espérait ainsi contourner la partie du Fleuve Congo impropre à la navigation. Stanley avait déjà fait remarquer que, sans le chemin de fer, le Congo ne valait rien. Le système de porteurs était simplement trop cher et trop lent, d'autant que l'État était maintenant le premier exportateur [d'ivoire]. Une caravane mettait 18 jours, un train à vapeur [...] à peine deux. (Van Reybrouck 2012, 122)

Nkasi se remémore cette époque, alors que jeune garçon, il accompagna son père qui y travailla comme chef d'équipe. Il dit avoir vu la construction de Thijsville, nommée après le colonel, Albert Thijs, qui supervisait les travaux.

En dessous, il y avait les travailleurs manuels originaires de Zanzibar et de l'Afrique de l'Ouest ; leur nombre variait de deux mille à huit mille personnes. Il y avait aussi quelques dizaines de miniers italiens. [...] Il fallut attendre d'avoir atteint la moitié du tracé à Tumba en 1895, pour embaucher des travailleurs de la population locale. (Van Reybrouck 2012, 123)

Pour Nkasi et son père, le projet dura trois ans, après quoi ils retournèrent dans leur village, où ils retrouvèrent sa mère, seule, car entre-temps ses deux frères étaient morts.

Autre rencontre fortuite, celle du père Henri de la Kéthulle de Ryhove. Voici comment l'explique Van Reybrouck dans son livre :

Dans les rues de Kikwit, un jour en 2007, j'ai vu passer un vélomoteur jaune d'un autre âge conduit par un vieux Blanc. C'était déjà en soi assez exceptionnel : les rares Européens se déplaçaient toujours en voiture, surtout les personnes âgées. Le cyclomotoriste [...] avait largement dépassé les 80 ans et continuait pourtant, infatigable, de mener ses activités, les dernières années surtout pour lutter contre la drépanocytose, une maladie héréditaire. Le père Henri était aussi le neveu de Raphaël de la Kéthulle, sans doute le missionnaire le plus célèbre de tout le Congo belge. (Van Reybrouck 2012, 231)

Ce dernier, Scheutiste² et enseignant, établit l'*Association sportive congolaise* et fut très impliqué dans la promotion et l'organisation d'activités et de clubs sportifs dans le pays - scoutisme, athlétisme, football et même des courses de pirogue dans la piscine - selon son neveu, le père Henri de la Kéthulle (Van Reybrouck 2012, 232). Il orchestra la construction d'une variété de lieux et fonda des écoles où le théâtre était promu, voire institué. Cette frénésie de construction connaîtra son apogée avec le projet du stade Roi-Baudouin en 1952. Le neveu admet que son oncle « avait *la bottine légère* » et il élabore « [o]ui, il lui arrivait de donner un coup de pied, s'il le fallait » (Van Reybrouck 2012, 232). Malgré cette évidente pratique dépassée de nos jours, il avait certaines façons de faire qui étaient beaucoup plus éclairées (heureusement). Henri de la Kéthulle de dire : « Mon oncle mélangeait les peuples à travers le sport. Dans ses matchs de foot, les équipes étaient mélangées. Il a organisé des compétitions intercongolaises, oui, et même le premier match de foot international » (Van Reybrouck 2012, 233). Cependant, les politiques de l'époque semblaient favoriser, au contraire, la ségrégation, plutôt que l'interaction des communautés.

4.2 Héritier du projet colonisateur du roi Léopold II, l'État belge s'implique

En plus de la construction du chemin de fer dont il a été question plus haut, d'autres politiques avaient été mises en place pour soutenir une colonisation prospère, lorsque la Belgique s'était vue acculée dans le rôle de meneuse de la colonisation alors que le roi Léopold II ne pouvait plus financer son « projet ». Il avait déjà demandé l'aide de l'État belge avant, mais en 1908 la Belgique prit officiellement la relève, et devint l'héritière en quelque sorte d'un projet colonisateur sans avoir jamais choisi ce rôle suite à une réflexion raisonnée ou après avoir fait le bilan des engagements que cela représentait. Reste que le projet de prosélytisme – autant sur le plan religieux que sur le plan des connaissances scientifiques nouvellement acquises dans l'essor technologique de la révolution industrielle – a dû bien s'accorder avec l'arrogance ou l'attitude de supériorité des élites qui découlaient en partie de l'effervescence et de l'enthousiasme scientifiques liés encore à la révolution industrielle et qu'on retrouve décrits dans les textes de Jules Verne, par exemple.

Contrairement aux efforts de Raphaël de la Kéthulle qui avaient pour effet de rapprocher divers groupes congolais, plusieurs politiques provoquèrent la ségrégation des différentes communautés sur le territoire congolais, et eurent comme effet premier de solidifier le pouvoir colonial. Entre autres, deux projets entrepris dans la colonie établirent les fondements pour une société différenciée

² Les Scheutistes sont des Missionnaires de Scheut, un quartier de la Commune d'Anderlecht à Bruxelles. Ils appartiennent à la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie.

et ségréguée. Le premier était l'introduction du dépistage médical généralisé, et le deuxième était le rapport des ethnologues.

Très vite, la Belgique se fit un point d'assumer une démarche scientifique pour résoudre les problèmes qui surgissaient dans la colonie (Van Reybrouck 2012, 149). *L'École de médecine tropicale de Bruxelles* fut établie spécialement pour être mieux à même de traiter et limiter les ravages de maladies, telles que la malaria et la maladie du sommeil. En 1910, deux décrets allaient changer la vie des Congolais de façon dramatique, exigeant le contrôle « des déplacements de tous les Congolais » (Van Reybrouck 2012, 150). Ainsi, les rapports entre groupes indigènes furent altérés, et, simultanément, une élite indigène fut établie, qui avait un pouvoir reconnu par la puissance coloniale et des responsabilités et des droits spécifiques. C'était au chef du village ou à son sous-chef que revenait le droit d'octroyer le passeport médical nécessaire pour tout déplacement de plus de 30 km (Van Reybrouck 2012, 150-151). La mobilité réduite et restreinte de la population indigène eut des effets sur les échanges commerciaux ainsi que sur les entités ethniques plus grandes (vu qu'un village ne pouvait compter que 1 000 personnes au plus et répondait directement à l'État colonial).

Ces effets furent amplifiés par un projet nourri par les propos de Félicien Cattier, éminent professeur, qui dénonçait le manque de connaissances et de compréhension des cultures indigènes. C'est ainsi que naquit le *Bureau international d'ethnographie* qui lui, en quelques années, allait diriger « un ensemble monumental d'ouvrages, la *Collection des monographies ethnographiques* » (Van Reybrouck 2012, 155). Ces travaux influencèrent les coloniaux qui comprirent ces volumes comme « rien de moins qu'une *encyclopédie des races noires* » (Van Reybrouck 2012, 156). En effet, chaque communauté y était répertoriée et présentée avec ses caractéristiques spécifiques, distinctes des autres communautés. La fixité des groupes qu'observaient les ethnologues, suite au contrôle des déplacements exigé par les médecins, ainsi que le 'regard monographique' des ethnologues influencèrent, entre autres, l'enseignement sur le territoire.

En effet, l'approche qu'adoptèrent les religieux vis-à-vis des langues locales ne fit que contribuer à distinguer et démarquer plus fortement les différents groupes ethniques au Congo. Inspirés par la *Collection des monographies ethnographiques* (et sans doute aussi par la question flamande), les religieux et religieuses, provenant de Flandres pour la plupart, enseignaient « invariablement dans la langue locale » (Van Reybrouck 2012, 158). Il « était jugé précieux [par les missionnaires] de pouvoir conserver sa langue » puisque cela « stimulait aussi la fierté tribale » (Van Reybrouck 2012, 158).

Voici quelques exemples de textes enseignés à la population indigène. Il va sans dire que ces textes reflètent les préjugés et attitudes de l'époque, et peuvent

de ce fait être choquants pour le lecteur contemporain. Le premier extrait en est un bon exemple. Il s'agit d'une chanson qui se chantait « sur un air qui rappelait *La Brabançonne* »³ et qui, étant « [u]ne des plus anciennes chansons apprises à l'école que l'on connaît en swahili, proposait une version sommaire de la colonisation » :

Autrefois nous étions des idiots / Avec des vices de tous les jours / Des
chiques aux pieds / La tête pleine de teignes / Merci nos révérends pères !
(Van Reybrouck 2012, 158)

L'extrait qui suit est un exemple d'un exercice de lecture :

Notre langue est le lonkundo. [...] Certains aiment parler le lingala, mais nous préférons quant à nous le lonkundo. C'est une très belle langue qui a beaucoup de significations précises. Nous l'aimons beaucoup. Nous avons hérité cette langue de nos ancêtres.
(Van Reybrouck 2012, 158)

Quant aux élèves « de la province de l'Equateur », ils apprenaient aussi que « les gens au Congo se divisent en plusieurs groupes. Ils se distinguent par leur dialecte, par leurs manières et même par leurs lois. Notre vraie famille est la tribu des Nkundo » (Van Reybrouck 2012, 159). Et voici, enfin, ce que l'on retrouve dans des textes utilisés par les frères maristes :⁴

Les habitants du Congo sont des noirs. On n'a pas encore compté leur nombre. Il s'élève à seize millions. Ils appartiennent à plusieurs ethnies : [...].
Les Bangala sont à Makanza, Mobeka, Lisala et Bumba. Ils sont gros. Ils font des tatouages au visage et aux oreilles. Ils enlèvent les cils de leurs paupières et liment leurs dents. Ils n'ont pas peur de la guerre. Est-ce qu'il n'y a pas beaucoup de Bangala soldats de l'État ? Ils sont intelligents.
Les Bapoto et Basoko sont les frères des Bangala. Ils déforment leurs visages par des tatouages. Ils fabriquent des gros mortiers et des bonnes pirogues, forgent des lances et des machettes. Ils tuent beaucoup de poissons.
(Van Reybrouck 2012, 159)

Et, comme La Fontaine qui dans ses fables s'assure d'énoncer la morale pour tout lecteur qui ne l'aurait pas saisie, Van Reybrouck d'évaluer la situation : « Les écoles missionnaires devinrent des petites usines à préjugés tribaux » (Van Reybrouck 2012, 159). En disant promouvoir la fierté locale et l'appartenance à

³ Hymne national de la Belgique.

⁴ Les Maristes, dont les membres sont des pères, des frères et des sœurs, appartiennent à la Société de Marie, une congrégation vouée à enseigner la foi.

un groupe linguistique distinct, les pédagogues divisèrent les communautés et exacerbèrent leurs différences en les présentant de façon caricaturale.

4.3 Le projet colonial de Léopold II à ses débuts

Retournons au début du projet colonial. C'est lors de la conférence de Berlin, comme elle est appelée, que Léopold II parvint à satisfaire les nouveaux critères imposés par les grandes puissances (Allemagne, Portugal, Grande-Bretagne) pour l'ouverture de l'Afrique. Depuis 1878, lorsqu'il avait rallié les forces de Stanley pour « fonder des implantations » (Van Reybrouck 2012, 80), Léopold avait pavé le chemin pour ce qui eut été impensable : « la quête d'une reconnaissance internationale de son initiative privée en Afrique centrale » (Van Reybrouck 2012, 83). Il promet de garder le libre-échange sur tout le territoire (« aucun pays ne pouvait imposer de barrières commerciales, de droits de transit, de taxes à l'importation ou à l'exportation » (Van Reybrouck 2012, 84)), de combattre le commerce des esclaves et de ne pas demander de l'aide financière de l'État pour son projet personnel. La promesse du libre-échange fut la première à être brisée, mais non la dernière.

Dans un premier temps donc, le roi Léopold II avait envoyé Stanley pour acheter des terres, et démarrer la présence coloniale. L'entreprise consistait de négocier avec les chefs locaux et d'établir des traités. Souvent les parties n'arrivaient à une entente qu'après plusieurs jours de discussions. Le roi mit de la pression sur Stanley et ses assistants pour faire avancer plus vite le processus d'appropriation des terres. Il n'y avait, à partir de ce moment, plus de temps pour de longs traités, négociés avec les habitants.

Des agents belges comme Van Kerckhoven et Delcommune en signèrent un même jour jusqu'à neuf chacun. En moins de quatre ans, environ quatre cents traités furent conclus. Ils étaient sans exception rédigés en français ou en anglais, des langues que les chefs ne comprenaient pas.

(Van Reybrouck 2012, 81)

Ce ne fut pas longtemps avant que l'« association philanthropique internationale s'était transformée en une entreprise commerciale privée à capitaux internationaux [...] » (Van Reybrouck 2012, 80).

Quelques années plus tard, alors que le commerce d'ivoire chutait, et qu'il avait investi la quasi-totalité de la fortune de son père dans ce pays lointain (même un chemin de fer), le projet du roi semblait au précipice du désespoir lorsque la découverte du caoutchouc gonflable par John Boyd Dunlop, l'inventeur britannique, vint lui redonner espoir. Très vite, un système de collecte de taxes fut établi : les indigènes furent obligés de remettre régulièrement un montant déterminé de caoutchouc (Van Reybrouck 2012, 128).

Avec le temps, il devint de plus en plus difficile de combler les requêtes croissantes exigées de caoutchouc (il n’y avait toujours pas de plantations), de sorte qu’il s’établit tout un système de contrôle. Il revenait à des fonctionnaires locaux, armés de fusils, qui travaillaient comme subalternes de chefs blancs coloniaux de collectionner les impôts et de vérifier que les montants exigés soient comblés. Pour contrôler l’usage des munitions, les chefs blancs exigeaient une preuve de leurs subalternes pour vérifier que les balles aient réellement été utilisées contre les habitants qui n’avaient pas atteint le quota imposé, et non pour usage personnel, tel que pour faire de la chasse. C’est pourquoi :

en divers endroits, on prit l’habitude de couper la main droite des victimes pour l’emporter comme preuve de la munition utilisée. Les mains étaient fumées au-dessus d’un feu de bois, [...] afin qu’elles ne pourrissent. Le percepteur ne voyait son chef qu’à plusieurs semaines d’intervalle, d’où cette pratique. Lorsqu’il lui rendait compte de ses activités, il devait présenter les *pièces justificatives*, ses ‘notes de frais’.

(Van Reybrouck 2012, 131)

Van Reybrouck le dit bien, formellement Léopold II s’était engagé contre l’esclavage, mais le système d’imposition en espèce mena à de même pires atrocités (Van Reybrouck 2012, 135). Van Reybrouck cite les archives du *Service public fédéral Affaires étrangères belge* où il trouve l’histoire d’une jeune fille, Matuli, qui a témoigné la torture et le meurtre de ses parents. Il est important de noter la dernière phrase dans cette entrée qui se veut disculper les coloniaux.

[...] les *sentries* [sentinelles] qui résidaient dans mon village ont un jour, à cause du caoutchouc, tiré des coups de fusil sur les indigènes. Mon père a été tué dans les circonstances suivantes : on l’a attaché à un arbre, on l’a tué à coups de fusil, puis on l’a détaché et les *sentries* l’ont donné à leurs boys qui l’ont mangé. Ma mère et moi, nous avons été faites prisonnières. Les *sentries* ont coupé les deux mains de ma mère, alors qu’elle était en vie et deux jours après, ils lui ont coupé la tête. Il n’y avait pas d’homme blanc quand ces atrocités se sont commises.

(Van Reybrouck 2012, 131)

Voici un exemple de comment Van Reybrouck rassemble et corrobore l’information de multiples sources. Dans ce cas, difficile de manquer l’inexactitude de la dernière phrase du témoignage rapporté à la lumière de ce qui a été appris au sujet du système d’imposition mis en place et basé sur la récolte du caoutchouc sauvage ; l’intention en est claire, c’est-à-dire de disculper et de distancier les blancs des actes de barbarisme commis sur les lieux.

5. Accueil et critique de *Congo, une histoire*

Dès sa parution en néerlandais en 2010, les médias se ruent pour parler de ce livre phénomène. Il fait sensation. Carl de Keyzer écrit dans *De Standaard*, un quotidien belge flamand, en juin 2010 :

'Congo' van David Van Reybrouck zou ik haast als een ultiem boek over Congo omschrijven, als een must read voor alle Belgen en buitenlanders die met kolonialisme in contact zijn gekomen, en een aanrader voor onze Belgische politici. (De Keyzer 2010)⁵

Cependant, alors que le livre fait sensation dans un bout du pays, l'autre reste sur sa faim pour le lire ! En effet, dans *La Libre Belgique*, un quotidien belge d'expression française, paraît, en janvier 2011, une entrevue avec l'auteur, alors que le livre n'a pas encore été traduit en français ! Van Reybrouck y dit qu'« [une] traduction française est bien sûr essentielle car il faudrait que les Congolais qui le souhaitent puissent le lire » (Guy Duplat 2010). Il espère qu'elle sortira en 2011. En fait, la version française paraîtra en 2012 chez Actes Sud – deux ans après la version néerlandaise – dans la maison d'édition qui avait déjà publié d'autres œuvres de Van Reybrouck en français, telles que son roman *Le fléau* (*'De plaag'*).

Comme l'expliquent Christophe Brüll et Catherine Lanneau dans leur travail collaboratif qui s'intitule *L'histoire politique, la mémoire et leur réception dans les médias belges, 2004-2014* :

[...] l'absence de version française n'a donc pas empêché la presse francophone d'évoquer l'ouvrage. Plusieurs raisons semblent devoir être évoquées : la personnalité de l'auteur, déjà connu au Sud comme écrivain, dramaturge et chroniqueur, le succès de vente inattendu de *Congo* et le sujet même de l'ouvrage, à savoir l'histoire coloniale et postcoloniale. (Brüll et Lanneau 2014, 94-95)

Entre 2010 et 2012, le livre obtient de nombreux grands prix littéraires néerlandophones, parmi lesquels le prix Libris Histoire (*'Libris Geschiedenis Prijs 2010'*). Dans *De Standaard*, le rédacteur, Jan Van Hove, cite les épithètes données par Paul Schnabel, le président du jury : « *briljant, adembenemend, meeslepend* » ('brillant, époustouflant, captivant') (Van Hove 2010). Dans un autre article du même journal, le jury considère que « *het boek is een originele combinatie van persoonlijke betrokkenheid en journalistieke distantie dat archiefmateriaal,*

⁵ Je décrirais *Congo, une histoire* de David Van Reybrouck comme le livre définitif sur le Congo, une lecture incontournable pour tous les Belges et les étrangers qui ont été en contact avec le colonialisme, et un must pour nos politiciens belges.

interviews en persoonlijke observaties vermengt »⁶ (De Standaard 2010c). Le prix J. Greshoff, attribué pour un essai ou un recueil d'essais, lui est aussi accordé en 2010. Ensuite, à la fin de 2010, lui revient le *AKO Literatuurprijs* ('le prix littéraire AKO'), qui selon tous les dires est le plus grand prix littéraire néerlandophone aujourd'hui, et vient avec un chèque de 50 000 euros.

Lorsque le livre paraît en français, il est couronné de toute une autre série de prix, parmi lesquels le prix Médicis de l'essai en 2012, ainsi que le Prix Aujourd'hui en 2013.

En 2012, paraît un article de Béatrice Delvaux dans *De Standaard*, qui souligne le fait que les Flamands et les Belges francophones ne sont pas synchronisés ! (« *Vlamingen en Franstaligen zijn niet gesynchroniseerd. Het jongste voorbeeld: de boeken* »). L'article décrit les périples du livre pour se faire traduire en français. Pourtant, écrit Delvaux :

Congo in het Frans, dat is niet belangrijk, het is cruciaal. Niet ter wille van het communautaire evenwicht of om een Vlaamse auteur bekendheid te geven aan de overkant van de taalgrens of in het Frankrijk van Parijs. Wel omdat de Franse vertaling het boek naar Congo brengt. Het Frans blijft in dat immense land aanwezig en het boek zal er nu direct toegankelijk zijn. De echte confrontatie met het historische onderzoekswerk, dat zowel de grote als de kleine geschiedenis bestrijkt en door tientallen getuigenissen van Congolezen wordt gevoed, kan nu beginnen. Het belooft spannend te worden. (Delvaux 2012)⁷

Voilà un indice qu'il y a l'espoir que le livre contienne les graines de réconciliation et puisse venir à symboliser un moment de transition entre Belges et Congolais. Le livre, dix ans après sa parution en français, aura peut-être joué un rôle dans l'aveu du roi Philippe, lors de sa visite à Kinshasa en juin 2022, où il a déclaré que :

[...] le régime colonial [...] était basé sur l'exploitation et la domination. Ce régime était celui d'une relation inégale, en soi injustifiable, marquée par

⁶ Le livre combine de façon originale l'expérience personnelle avec l'objectivité journalistique et présente aussi bien du matériel archivé que des interviews et des observations personnelles.

⁷ La traduction française de *Congo, une histoire*, est non seulement importante, mais cruciale. Non pas pour assurer un équilibre entre les communautés, ou pour faire connaître un auteur flamand de l'autre côté de la frontière linguistique ou dans la France parisienne. Mais bien parce que la traduction française amènera le livre au Congo. Le français reste présent dans cet immense pays, et le livre y sera maintenant directement accessible. La vraie confrontation avec le travail de recherche historique, qui porte aussi bien sur la grande que la petite histoire, et qui consiste de dizaines de témoignages de Congolais, peut maintenant commencer. Ça promet de devenir passionnant.

le paternalisme, la discrimination et le racisme. Il a donné lieu à des exactions et des humiliations. À l'occasion de mon premier voyage au Congo, ici même, face au peuple congolais, et à ceux qui aujourd'hui encore en souffrent, je désire réaffirmer mes plus profonds regrets pour ces blessures du passé. (Le Monde Afrique 2022)

Pour ce qui est de *Congo, une histoire*, il y a certes des lecteurs critiques, surtout parmi ceux qui ont vécu l'histoire coloniale, même enfant. Un lecteur de 86 ans, dans sa recension du livre, reproche à l'auteur ses commentaires :

[...] toujours orientés contre l'œuvre coloniale. Ce parti pris frise souvent la mauvaise foi et finit par être insupportable. On aurait préféré qu'il fasse la part des choses avec un minimum d'objectivité ; son livre aurait eu alors la valeur d'un vrai document historique. (Saint Jean-Baptiste 2013)

Le lecteur au nom de plume a raison de dire que la case de départ de Van Reybrouck est une position d'incrédulité en ce qui concerne le projet de colonisation. Au fond, à la fin de la lecture du livre, on devrait être capable de répondre à la question suivante : que faisait la Belgique à coloniser un pays africain ? Ce que Van Reybrouck démontre à partir de ses données archéologiques, c'est que la position coloniale est une position de pouvoirs écrasants sur les colonisés, et de rapt de biens et de matières premières. Les situations favorables ainsi que le partage de savoir scientifique, qui ont pu bénéficier certaines couches de la population indigène pendant la période de la colonisation, ne peuvent pas changer le fait que la case de départ – sur laquelle les Belges se sont retrouvés à partir des décisions mégalomanes de leur roi Léopold II – est une position d'agression, d'assujettissement et de condescendance envers la culture de l'autre.

Mais, c'est surtout la forme du texte lui-même qui est sujette à des critiques. *Congo, une histoire* combine « les outils du roman, du journalisme, de la recherche historique, [recourt] à la poésie, [s'attarde] sur l'anecdote et le « petit fait vrai », et constitue ainsi « un ouvrage démesuré, ou plutôt un ouvrage à la mesure du Congo » (Braeckman 2012).

C'est à la méthode de Van Reybrouck que s'en tient l'historien et journaliste belge, Paul Vaute, et il cite de nombreux autres lecteurs avertis qui semblent tout aussi troublés que lui par cette démarche, entre autres Hubert Roland de l'Université catholique de Louvain qui « met pour sa part l'accent sur les problèmes posés par la multiplicité des genres qui s'y côtoient » (Vaute 2022). Vaute (2022) reproche aussi à l'auteur de se présenter comme personnage dans sa propre création. Évidemment, il y a des précédents, et même de très fameux, tels que le narrateur-pilote dans *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry. Vaute (2022),

par contre, soutient que la « critique fait ressortir un processus d'appropriation subtile par l'écrivain, afin de rayonner au premier plan et, bien sûr, de captiver ». Il ajoute qu'on « n'est pas loin de la position démiurgique du romancier » (Vaute 2022). Et finalement, il estime, comme d'autres l'ont fait au sujet de *Congo, une histoire*, qu'« [i]l y a problème quand la finalité esthétique est privilégiée jusqu'à introduire l'imagination créatrice dans une discipline où sa présence est indue ». Il y a problème, poursuit-il, « quand la non-fiction se confond avec la fiction » (Vaute 2022). Cette difficulté de catégoriser le texte selon les repères ou caractéristiques de textes usuels – tels que l'essai, le roman historique, le conte et l'historiographie, entre autres – est, pour certaines critiques, raison suffisante de rejeter l'œuvre, surtout qu'elle chevauche de façon flamboyante les mondes de la fiction et de la non-fiction.

6. La forme – test valéryen

Peut-être qu'en trouvant un moyen de justifier la forme utilisée par Van Reybrouck pour son projet d'écriture, nous serons en mesure de répondre à la critique principale de son livre. La question que nous nous sommes posée est la suivante : serait-il possible d'utiliser des moyens objectifs pour trancher sur la justesse ou la pertinence de la forme de l'œuvre de Van Reybrouck ? Nous pensons que le formalisme valéryen donne précisément un cadre de référence pour tester la forme qu'a adoptée l'auteur de *Congo, une histoire*.

Launois (2016) résume les principes de l'esthétique de Valéry dans un texte intitulé *Le formalisme valéryen : une exigence esthétique au service de la réappropriation du sujet*, et c'est ce texte sur lequel est basée notre analyse. Le formalisme valéryen comprend un nombre important d'aspects pour décrire l'esthétique de l'art de manière objective. Dans son article, Launois (2016) les répertorie et présente leur lien avec la réappropriation du sujet. L'art, en quelque sorte, reformule une réalité afin de s'en approprier et en donner un sens nouveau. Nous avons sélectionné seulement certaines idées clés de la théorie valéryenne, telle qu'exposée par Launois (2016), pour fins de cette analyse.

Pour Valéry, c'est la forme qui détermine la beauté de l'œuvre, « c'est elle qui est dépositaire de l'autorité en quoi consiste sa beauté » (Launois 2016, 146). Il dira dans le volume XXIX de ses célèbres *Cahiers* : « Penser, c'est s'écarter de ce qui est, former *autre chose* » (Launois 2016, 146).

La période coloniale pour la mémoire collective belge n'était pas très précise. Il existait beaucoup de connaissances conflictuelles, de sentiments forts, de liens affectifs qui prévenaient peut-être de connaître la réalité comme telle (le fait colonial comme tel). Il y avait certains textes officiels, qui relataient les événements dans un cadre d'exigences et de buts précis. Il y avait divers narratifs

de ressortissants belges. Des experts avaient étudié certains aspects spécifiques de la vie congolaise, tels les problèmes médicaux afin de pouvoir les résoudre de façon scientifique. Au fond, une polyphonie compliquée, mais aussi incomplète, car certaines voix manquaient, et d'autres refusaient de se prononcer. C'est pourquoi David Van Reybrouck choisit une méthode qui lui vient assez naturellement – celle d'archéologue. Il prend une approche scientifique, celle de fouilles archéologiques, pour trouver et refléter la réalité, tout en étant conscient qu'il y a beaucoup de réalités, de perspectives à relater. Il forme donc autre chose.

Selon Valéry, « l'autorité de la forme » est toujours une contre-autorité (Launois 2016, 147). Elle se distingue de l'expérience immédiate du réel qui est nécessairement vulnérable aux croyances non vérifiées et aux préjugés de l'individu. On pourrait appeler cela les réactions viscérales basées sur des connaissances souvent partielles ou peu réfléchies. Au contraire alors, l'expérience esthétique est une expérience libératrice qui permet à l'artiste aussi bien qu'au spectateur-lecteur de se réapproprier lui-même et ses facultés (Launois 2016, 147).

Dans le cas de *Congo, une histoire*, la passivité intellectuelle et l'ignorance que la forme veut redresser sont assez claires. Premièrement, il s'agit de combler les connaissances sur ce qui s'est passé sur le territoire du Congo à différentes époques. Ensuite, le texte veut redresser une vue eurocentriste du monde. Van Reybrouck s'assure d'inclure dans *Congo, une histoire* les temps avant et après les temps coloniaux. Il met en perspective l'époque coloniale belge dans la vaste histoire du Congo. De plus, il va chercher une multitude de voix, en particulier celles des Congolais qui manquaient dans le discours existant sur la période coloniale.

En outre, selon Valéry, « pour que la pratique artistique soit véritablement l'occasion de maîtriser le réel, il faut qu'elle opère un rigoureux travail d'information du contenu présenté » (Launois 2016, 154).

Il n'y a pas de doute possible sur la rigueur du travail d'information du contenu présenté dans *Congo, une histoire*. L'information est récoltée d'en bas : ce sont les témoignages que Van Reybrouck rapporte dans chacun de ses chapitres, sauf pour les tableaux des époques pour lesquelles il n'existe plus de témoins vivants. Ensuite, il corrobore ces informations ou les tisse avec d'autres informations trouvées dans divers travaux sur le Congo. Et finalement, le narrateur-auteur se permet d'évaluer cet assemblage de renseignements pour en faire une synthèse analytique sur les liens politiques, économiques et sociaux de l'époque. La démarche est établie dès le départ, est chronologique et ne change pas.

Enfin, l'œuvre artistique – le livre – est faite pour rejoindre l'autre, le lecteur. Launois (2016, 166) avance que pour Valéry « l'œuvre est faite *pour* le

spectateur quand elle s'adapte aux mécanismes de sa sensibilité, au point de les lui révéler à lui-même ». Le lecteur se découvre à travers son travail de lecture, ce que Launois (2016) appelle « auto-révélation ».

L'expérience esthétique rend donc en définitive le spectateur à lui-même ; elle lui révèle son propre fonctionnement et renouvelle l'économie de ses facultés en leur fournissant un objet particulièrement adapté à elles. L'art tel que le conçoit Valéry contribue donc à développer l'autonomie des spectateurs en tant qu'il confère une nouvelle manière de percevoir plus appropriée à leurs pouvoirs et ressources. Parmi ces facultés, ce sont les facultés sensibles qui occupent la première place, puisque la sensibilité est, selon Valéry, le principe et la fin de l'activité artistique. (Launois 2016, 166)

Ici, c'est l'engouement et l'immense succès immédiat auprès d'un large public qui prouvent que le livre est allé chercher son auditoire. Les éloges déferlent, les articles de presse se succèdent : *Congo, une histoire* se fait parler de lui. Il génère une effusion d'enthousiasme : il a touché les sensibilités de son lectorat.

Dans une entrevue avec Maëline Le Lay (2013), Pierre Halen, spécialiste de la littérature africaine d'expression française, explique cet engouement pour le texte par le plaisir de lecture qu'il offre, l'envergure et l'exigence intellectuelle de la tâche et par l'apparence d'équilibre et d'objectivité qui découle d'une approche compréhensive (Le Lay 2013, 129-130). Lorsque Le Lay demande à un autre invité, notamment Lionel Manga, écrivain camerounais, comment *Congo, une histoire* rejoindra le public camerounais, celui-ci remarque que :

La trajectoire du Congo est emblématique de la séquence postcoloniale en Afrique subsaharienne. Une génération élevée ici dans l'amnésie et l'oubli veut désormais savoir comment nous en sommes arrivés à ce fiasco généralisé. Découvrir ce texte lui fournirait assurément des clés de décryptage. (Le Lay 2013, 131)

Et on arrive donc bien au point suivant de Valéry :

[L'œuvre] doit *obliger* le spectateur à voir ce qu'il n'avait pas voulu voir et ce que la perception avait laissé de côté pour des raisons pratiques ou morales. (Launois 2016, 167)

Les recherches de Van Reybrouck, les voix qu'il laisse parler, les anecdotes qu'il relate, s'emboîtent avec les textes universitaires et gouvernementaux pour former un kaléidoscope de réalités vécues durant la période coloniale belge de

l'histoire du Congo. Elles répondent à beaucoup de questions restées longtemps non exprimées.

7. Conclusion

David Van Reybrouck a monté l'Everest. Son travail est un tour de force qui offre aux lecteurs une histoire-mémoire pour les Belges et pour les Congolais. Il présente aussi la mise en évidence des atrocités et des perversités du colonialisme, qui déjà, par leur admission, commence le chemin de la réconciliation. Le mal de l'inconnu, de l'incompris, et la gêne pour ne pas dire la honte des actes répréhensibles ont été exorcisés. Ils ne se cachent plus : on se les a appropriés. C'est le temps de transition.

Références

- Braeckman, Colette. 2012. Congo, une histoire remporte le prix Médicis. *Le carnet de Colette Braeckman*, Novembre 6. <https://archive.wikiwix.com/cache/index2.php?url=http%3A%2F%2Fblog.lesoir.be%2Fcolette-braeckman%2F2012%2F11%2F06%2Fcongo-une-histoire-remporte-le-prix-medicis%2F#federacion=archive.wikiwix.com>. Consulté le 30 avril 2022.
- Brüll, Christoph & Catherine Lanneau. 2014. L'histoire politique, la mémoire et leur réception dans les médias belges, 2004-2014. *Cahiers Mémoire et Politique 2*: 87-109. doi: 10.25518/2295-0311.108.
- Chanda, Tirthankar. 2013. David Van Reybrouck : « Le Congo est un État en faillite ». *Études littéraires africaines* 35: 123-129.
- De Keyzer, Carl. 2010. Dit boek is geschreven door een Belg. *De Standaard*, 26 juin.
- Delvaux, Béatrice. 2012. Congo in het Frans. *De Standaard*, 20 septembre.
- De Standaard. 2013. Erfgenamen coverfiguur 'Congo' eisen principiële veroordeling. *De Standaard*, 4 novembre. https://www.standaard.be/cnt/dmf20130411_00536896. Consulté le 30 avril 2022.
- De Standaard. 2010a. David Van Reybrouck wint de AKO Literatuurprijs. *De Standaard*, 8 novembre. https://www.standaard.be/cnt/DMF20101108_135. Consulté le 12 mai 2022.
- De Standaard. 2010b. Auteurs Koen Peeters en David Van Reybrouck pakken prijzen in Den Haag. *De Standaard*, 1 novembre. https://www.standaard.be/cnt/dmf20101101_066. Consulté le 12 mai 2022.
- De Standaard. 2010c. Libris Geschiedenis Prijs voor David Van Reybrouck. *De Standaard*, 23 octobre. https://www.standaard.be/cnt/dmf20101023_093. Consulté le 12 mai 2022.
- Duplat, Guy. 2010. David Van Reybrouck. L'incroyable triomphe de "Congo". *La Libre Belgique*, 11 décembre. <https://www.lalibre.be/culture/livres-bd/2010/12/11/lincroyable-triomphe-de-congo-WPFL2UZI7BAWTB3DVF3UWKMPDA/>. Consulté le 12 mai 2022.
- Launois, Anne. 2016. Le formalisme valéryen : une exigence esthétique au service de la réappropriation du sujet. *Nouvelle revue d'esthétique* 18: 145-172.
- Le Lay, Maëline. 2013. Regards croisés d'historiens et d'écrivains : conversations avec Pierre Halen, Bogumil Jewsiewicki, Lionel Manga et Papy Maurice Mbwiti. *Études littéraires africaines* 35: 129-138.

- Le Monde Afrique. 2022. RDC : Le roi des Belges exprime ses 'profonds regrets' pour les atrocités de la période coloniale. <https://www.youtube.com/watch?v=7oTQ9hgsEQ4>. Consulté le 27 janvier 2023.
- Radio Okapi. 2014. David Van Reybrouck : « De 2002 à 2010, l'histoire de la RDC est caractérisée par la bière, la prière et la récréation ». *Radio Okapi, RDC*, 18 novembre. <https://www.radiookapi.net/emissions-2/linvite-du-jour/2014/11/18/david-van-reybrouck-de-2002-2010-lhistoire-de-la-rdc-est-caracterisee-par-la-biere-la-priere-la-recreation>. Consulté le 30 avril 2022.
- Saint-Jean-Baptiste, SJB. 2013. Congo, une histoire. Critiques. *Babelio*, 28 février. <https://www.babelio.com/livres/Van-Reybrouck-Congo-une-histoire/412016/critiques?a=a&pageN=2>. Consulté le 12 mai 2022.
- Sels, Geert. 2015. Schrijvers van non-fictie eisen erkenning. *De Standaard*, 11 septembre. https://www.standaard.be/cnt/dmf20150910_01860855. Consulté le 12 mai 2022.
- Tan, Amy. 2008. Where does creativity hide? *TED Talk*, April 23. https://www.ted.com/talks/amy_tan_where_does_creativity_hide. Accessed April 15, 2022.
- Van Hove, Jan. 2010. Libris bekroont Congo-boek. *De Standaard*, 25 octobre. <https://www.standaard.be/cnt/b1318j1i>. Consulté le 12 mai 2022.
- Van Reybrouck, David. 2012. *Congo, une histoire*. Traduit par Isabelle Rosselin. Arles: Actes Sud.
- Vaute, Paul. 2022. Mythes et réalités d'un best-seller : le « Congo » de David Van Reybrouck. *Le passé belge - L'actualité de la recherche historique*, 25 mars. <https://lepassebelge.blog/2022/03/25/critiques-du-congo-de-david-van-reybrouck/>. Consulté le 12 mai 2022.

